

## **Cogitation**

Suzanne Paré

---

Number 64, Spring 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4715ac>

[See table of contents](#)

---

### **Publisher(s)**

Société littéraire de Laval

### **ISSN**

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

---

### **Cite this article**

Paré, S. (2003). Cogitation. *Brèves littéraires*, (64), 38–41.

# SUZANNE PARÉ

## *Cogitation*

*Brèves littéraires - prose  
Deuxième mention*

Un seul mot me hante. Survivre.

Continuer, malgré ton départ.

Caché derrière ta porte blindée, quelles moroses pensées t'assaillaient ? J'ai eu tort de ne pas en forcer l'entrée malgré tes interdictions répétées. Qu'y puis-je maintenant ? Aurais-je pu t'atteindre en quelque coin de ton âme, si je t'avais contraint à m'écouter ? Depuis si longtemps, je te vois te replier sur toi-même, m'isoler. Nous vivions ensemble dans un mutisme « tristâtre ».

Peu à peu, j'ai vu l'égarément éteindre ton sourire, entendu tes soupirs esseulés, touché l'humidité de ton oreiller les rares fois où tu as oublié de verrouiller la porte et j'ai senti le désespoir bistourner ton cœur.

L'impuissance me rongait. Ton rideau tiré refusait le rayon de soleil qui tentait de s'infiltrer. Sur les murs de ton refuge, tu as peint un arbre aux branches nues, comme s'il attendait la mort. Combien je me suis révoltée contre ce schisme entre nous ! J'aurais voulu éclabousser ta porte de ma colère, te crier ma rage de te voir gaspiller ta vie. J'aurais voulu transformer

cette garçonnière, diffracter la noirceur, ne plus jamais empêcher le jour d'y pénétrer.

Je le ferai maintenant.

Subrepticement, nous avons cessé de partager nos jeux. Tu as endigué tes impossibles interrogations. Comme si plus rien ne t'intéressait. Déjà l'aphasie s'aggravait. En réponse à mes questions, tu baragouinais quelques monosyllabes et t'enfuyais.

Je devrai me souvenir que nous avons construit des châteaux en Espagne, traversé le désert, escaladé des montagnes, imaginé un monde fabuleux dans les touffes de neige accrochées aux arbres, ramassé des trésors sur la plage. Je ne devrai jamais oublier qu'un jour, tu m'as dit : « je t'aime » en courant vers moi.

Peut-être avais-tu besoin de plus d'espace ? T'ai-je asphyxié sans le savoir ? Sans le vouloir ?

À quel carrefour t'ai-je perdu, dis-moi ?

Je me sens si responsable. J'avais une fleur. Je n'ai pas su bien la garder. Et la tempête l'a brisée. Revenons en arrière et dessine-moi un mouton. Nous inventerons une histoire et voyagerons à travers le temps et la galaxie. Tu me raconteras ton pays et j'essaierai de comprendre.

Tu m'as quelquefois reproché de trop travailler. Je me laisse emporter par le tourbillon, c'est vrai. Pour oblitérer ma souffrance. Dérivatif où je vis en apesanteur. J'aime ce métier de rédactrice de mode.

Pas autant que toi pourtant !

Te souviens-tu quand nous sommes allés à la mer ? Tu aimes tellement l'eau que tu en es sorti la peau

toute ratatinée. Et nous avons ri de ces rides prématurées.

Je ne te l'ai jamais dit, mais j'ai tout de suite deviné qu'une femme avait croisé ton chemin. Malgré moi, j'en étais jalouse. Peut-être lui confiais-tu ton désarroi ? Pendant quelque temps, ton regard s'est éveillé. J'ai fermé les yeux et t'ai laissé l'aimer. Ça n'a pas duré.

Quand tu t'éloignais ainsi, je retenais mon souffle, sachant que quelque part dans l'anonymat de cette grande ville, tu tentais à ta manière de créer ton destin. J'appréhendais le jour où tu m'annoncerais ton départ. En même temps, je l'espérais. Nous étions devenus des étrangers.

Tu ne venais plus coucher, surgissant de nulle part quelques jours plus tard. Sans même me voir, tu regagnais ton antre. Tu m'apparaissais parfois comme une bête terrassée par la peur, courant se réfugier dans son terrier pour y trouver une sécurité bien illusoire. Je m'asseyais dans l'escalier, face à ta porte close, et écoutais ton silence. Des tenailles me labouraient le ventre.

Ma main tremblait chaque fois que je répondais au téléphone. L'angoisse m'étreignait chaque soir où tu ne rentrais pas.

Quand je me levais le matin, fourbue après une nuit d'attente, je buvais un café au parfum d'amertume, inquiète de ton absence. Puis je me rendais au travail en rêvant au soir où ce serait différent. Pendant la journée, je désertais.

Nous nous sommes si peu racontés l'un à l'autre. Que

sais-tu de moi ? Je connais tout de ton enfance. La suite, tu l'improvisais jour après jour. Tous ces secrets, ces dérobades entre nous ! Tu habitais une autre planète où je n'avais plus accès.

Je sais maintenant que tout l'amour du monde n'aurait pu combler l'incommensurable vide en toi. Comme une lèpre, la désespérance grugeait ton existence.

Était-ce donc si peu important que je t'aime ? Quand je te le criais, tu me recrachais mon amour. Comme s'il allait t'empoisonner.

J'ai si mal ce soir ! À ton chevet, je te parle à travers les mots que ma main trace et mes larmes mouillent le papier. Peut-être un sixième sens te permet-il encore de m'entendre ?

Tu ne seras plus jamais là. Tu me quittes. Quelques heures à peine, et je n'entendrai plus ton souffle.

L'aiguille dans ton bras. Tu as cherché la veine.

La dose trop forte. Délibérément, tu l'as injectée.

Tu meurs. Tu l'as choisi.

Pourtant, depuis l'instant magique où tu as manifesté ta présence en mon sein, je t'aime, mon fils.